

75 ans de la libération d'Auschwitz

1

Les images et les mots qui décrivent l'horreur sont toujours aussi sidérants, 75 ans après la libération des camps de concentration et d'extermination d'Auschwitz-Birkenau. Jusqu'à lundi, « Le Soir » interroge le passé et se questionne sur un travail de mémoire qui change quand la parole directe des survivants se fait plus rare.

Auschwitz, symbole cruel de l'enfer concentrationnaire

La Journée internationale des victimes de l'Holocauste est liée au 27 janvier, date de libération d'Auschwitz-Birkenau. Elle commémore également la libération de tous les autres camps de concentration et d'extermination. Le 27 janvier 1945 fut aussi une nouvelle épreuve pour les déportés tant les exactions des nazis se poursuivirent.

MARC METDEPENNINGEN

Il y a, dans un bois au nord du complexe d'Auschwitz-Birkenau, des rangées de bouleaux qui bordaient l'accès aux chambres à gaz, les Bunker I et II. Les déportés y étaient parqués, conscients de leur fin prochaine, sans égard pour cette symbolique celtique du bouleau qui renvoie à la renaissance. Pour eux, pour elles, pour ces femmes, ces vieillards, ces enfants, c'était la mort promise par la folie nazie au terme d'un long parcours de souffrances, d'angoisses et de peurs innombrables.

Birkenau, c'est la germanisation sans signification de Brzezinka, qui nommait ce bourg du sud de la Pologne occupée, un « massif de bouleaux », un nom champêtre devenu symbole de l'horreur absolue. Os wie cim, le village de la voisine de Petite-Pologne, avait lui aussi été germanisé, en Auschwitz. Il porte à l'égal de son indissociable Birkenau cette empreinte indélébile de la barbarie nazie.

Auschwitz-Birkenau, la principale usine à mort des planificateurs de la

Solution finale, ce sont trois camps principaux, 47 sous-camps dédiés à la fabrication de biens au bénéfice des entreprises allemandes productrices de toute sorte de matériels destinés à la guerre du Reich. Lorsque, 75 ans après sa libération, le visiteur mémoriel passe la porte surmontée du « Arbeit macht frei » (« Le travail rend libre » imposé par le général SS Théodore Eicke au fronton des camps de concentration et, plus tard, d'extermination), il ne peut s'empêcher de percevoir l'âme des fantômes qui peuplent ce lieu maudit.

Auschwitz-Birkenau est aujourd'hui silencieux. Il était bruyant et puant lorsqu'on y exterminait industriellement. La rampe de triage des déportés sélectionnés, notamment par le sinistre Dr Mengele, n'était qu'une complainte assourdissante à laquelle se mêlaient ces ordres gutturaux vomis par les SS, les aboiements furieux de leurs chiens, étouffoirs des cris des femmes séparées de leurs maris, de leurs enfants, par la certitude désespérée d'avoir atteint inéluctablement le bout du chemin des réprouvés.

Des éclaireurs à cheval

Lorsque les quatre premiers soldats de l'Armée rouge, de jeunes éclaireurs à cheval de la 97^e division de la 60^e armée du 1^{er} front d'Ukraine, atteignent vers midi, en ce 27 janvier 1945, les premières clôtures du camp d'extermination, ils aperçoivent dans cette immensité concentrationnaire des ombres qui se meuvent, déguenillées, marchant avec peine, sales et peinant à progresser vers leurs libérateurs. Le temps est à la pluie mêlée de neige, emportée par un vent fort qui flagelle leurs visages émaciés. Ce vent glacial balaie la plaine boueuse et grise dont l'hiver a privé de vert les arbres du lointain. Les quatre éclaireurs échantonnent quelques mots avec ces morts-vivants aux yeux globuleux qui envahissent leur visage. Au sol,

près de 600 corps témoignent d'un dernier massacre.

« La peau sur les os »

Les quatre éclaireurs ne partagent que quelques phrases avec ces survivants qui s'expriment dans une multitude de langues. Ils ont reçu pour consigne de ne pas s'attarder. Leur mission est de rendre compte de leur mission. A 15 h, une quinzaine de fusiliers de l'Armée rouge pénètrent dans le camp. Parmi eux le sergent Ivan Sorokopoud, 20 ans, qui a souvent témoigné de ce moment d'horreur : « Ce que nous avons vu dépassait tout ce que nous avons vu jusque-là. L'expression "avoir la peau sur les os" n'était pas une image mais la réalité. »

Le sergent Sorokopoud parcourt les allées du camp. Dans un baraquement, il découvre plus de 200 enfants âgés de 5 à 12 ans, ceux sur qui le Dr Mengele pratiquait ses expériences médicales. Dans ses témoignages, il raconte l'effroi de ces petits, croyant avoir affaire à nouveau à des SS. Lorsqu'ils apprennent que les soldats sont russes et qu'ils sont venus les libérer, des enfants terrorisés, raconte le sergent, se sont approchés d'eux en rampant, allant même jusqu'à leur embrasser les bottes. Dans ce baraquement, Sorokopoud découvre aussi un adulte : un Ukrainien laissé pour mort dans une fosse commune et qui en avait été retiré par des hommes des Sonderkommandos (ces prisonniers chargés sous peine de mort de travailler dans les fours crématoires).

L'engrais des sacrifiés

Pour rassurer les enfants, dont 68 portent les stigmates des expérimentations du Dr Mengele, le sergent soviétique décide de dormir quelques heures à leurs côtés. Les déportés se précipitent sur la nourriture qui leur est offerte par les soldats. Ils se ruent aussi

dans les entrepôts de vivres abandonnés par les SS. Beaucoup mourront de cette abondance de nourriture, ingurgitée avec voracité alors que leur organisme ne peut la tolérer.

Le colonel Vassili Petrenko, commandant de la 11^e division d'artillerie, arrivé sur les lieux le lendemain, décrit lui aussi ces détenus émaciés, ce Babel des langues qui témoigne que toute l'Europe fut purgée de ses Juifs et Tziganes par les nazis. Il parle, dans ses rapports, de ce sol couvert de cendres humaines d'où émergent des objets de toute nature. Les cendres des crématoires étaient vidées par camions dans la Vistule. Une partie servait d'engrais aux champs des alentours du camp, permettant aux nazis de se nourrir de légumes sortis de terre grâce aux restes des sacrifiés, comme si les bourreaux, insatiables cannibales de l'horreur, se nourrissaient perpétuellement de leurs victimes.

La terre pas complice

La description émue de Petrenko rejoint celle, terrible et belle dans son écriture vraie, faite par l'écrivain Vassily Grossmann, soldat de l'Armée rouge, qui libère Treblinka en septembre 1944. Il décrit ce sol cendré de tant de morts : « La terre ondule sous les pieds, molle et grasse comme si elle avait été arrosée d'huile de lin. Cette terre rejette des fragments d'os, des dents, divers objets. Elle ne veut pas être complice. Les choses s'échappent du sol qui se fend, de ses blessures encore béantes : chemises à moitié consommées, culottes, chaussures, porte-cigares verdissants, rouges de montres, canifs, blaireaux, chandeliers, chausses d'enfants à pompons rouges (...). Une horrible odeur de décomposition règne en ces lieux, dont rien n'a pu triompher : ni le feu, ni le soleil, ni la neige, ni les vents. Et toutes ces choses sont devenues la proie des mouches. »



Ce que nous avons vu dépassait tout ce que nous avons vu jusque-là. L'expression "avoir la peau sur les os" n'était pas une image mais la réalité

Sorokopoud
sergent russe

”